

L'internationale communiste et les Brigades internationales.

CLT, Numéro 78, novembre 2002

Nous publions ici une communication sur les Brigades internationales J'aurais voulu étendre ma contribution à l'ensemble de la durée de l'intervention en Espagne des Brigades internationales. Malheureusement je n'ai pu avoir communication, quand j'étais à Moscou, des importants dossiers qu'a travaillé plus tard à Barcelone Pélagi Pagès. Malgré des promesses réitérées, orales et écrites, je n'ai pu, en vue de ce travail, en obtenir copie. Je me suis donc contenté de traiter du début des Brigades. Pélagi Pagès a résumé les documents qui m'ont manqué et il faudra aller chercher les éléments d'une histoire complète dans nos deux communications.

On peut dire qu'aux mois de juillet et août 1936, dans les deux premiers mois – décisifs – de la guerre d'Espagne, Staline a fait le grand écart politique. Comment maintenir une politique de non-intervention, et répondre en même temps aux aspirations des masses populaires et des membres des partis communistes où s'exprime un fort courant pour aider l'Espagne ? La création des Brigades internationales est un premier élément de réponse à des exigences contradictoires, mais elle a été saisie comme le premier pas d'une aide.

Il n'est pas douteux que c'est le gouvernement soviétique ou plutôt le bureau politique, Staline et ses proches collaborateurs, qui ont décidé de les créer, à la fois pour éviter un effondrement républicain qui aurait coûté cher, pour disposer en Espagne d'un atout militaire et pour couper l'herbe sous les pieds des initiatives internationalistes qui se multipliaient en Espagne de façon inquiétante pour Staline et ses préoccupations de rétablissement de l'ordre et de légalité destinées à séduire les puissances occidentales.

Des initiatives dispersées et inquiétantes

Les premiers combattants étrangers dans les rangs des milices ont été des athlètes venus à Barcelone où devaient avoir lieu les Olympiades populaires. On situe dans une fourchette de 170 à 300 le nombre de combattants qu'ils fournirent.

Les anarchistes catalans ont eu dès le début de petits groupes étrangers dans leurs propres colonnes de la CNT-FAI, le groupe international de la colonne Durruti où servirent Simone Weil et Emile Cottin, auteur d'un attentat contre Clemenceau. Ils bénéficiaient aussi des services d'un officier d'artillerie français de la Première Guerre mondiale, vivant en Espagne, le capitaine Louis Berthomieu, qui commandait un groupe dans la colonne Durruti.

C'est un italien du groupe Giustizia e Libertà de Carlo Rosselli, Mario Angeloni, qui fonde la Légion italienne de la colonne Ascaso (CNT-FAI) ; tué au bout d'une semaine, il est remplacé par Carlo Rosselli lui-même.

Sans attendre d'ordre, des militants communistes viennent combattre en Espagne, comme le jeune communiste italien Nino Nanetti, parti de Toulouse, arrivé à Barcelone le 20 juillet, au front le même jour à la tête d'un bataillon de JSU, *Octobre*.

Le POUM en Catalogne crée la Colonne Lénine, une centaine d'internationaux dirigés par un ancien du PC italien l'oppositionnel bordiguiste Enrico Russo ; elle quitte Barcelone le 10 août pour le front d'Aragon.

Le communiste allemand Hans Beimler constitue en août, au sein d'une colonne du PSUC, une *Centurie Thälmann*, d'une soixantaine d'émigrés de langue allemande intégrée à la Colonne 19 juillet du PSUC. Au même moment, le français Jules Dumont arrivé le 20 août constitue la *Centurie Commune-de-Paris* au sein d'une autre colonne du PSUC.

André Marty fait venir un ancien sous-officier de la coloniale, recommandé par le député Môquet, Jean Marie François dit Geoffroy. Parfaitement inadapté, il repart immédiatement.

Le capitaine en retraite Jacques Ménachem, commande à Irun des volontaires français. Ces hommes et un groupe italien combattent jusqu'à leur dernière cartouche. Le chef des Italiens, Remigio Maurovich, dit Gorizia, est tué.

Ailleurs, c'est un foisonnement. D'abord, il y avait des communistes étrangers sur place, Fernando Di Rosa, officier de réserve, qui sort de prison après avoir commandé les milices socialistes en octobre 1934, Vittorio Vidali, qui représentait le Secours rouge et Ettore Quaglierini. Le premier devient Carlos Contreras, commandant Carlos, organisateur du Vème Régiment et le second Pablo Bono.

Des officiers arrivent. Le lieutenant-colonel français Jean Vincent (il est républicain, en retraite au Maroc et rejoindra le PCF après la Résistance, à la Libération) s'est mis au service du gouvernement espagnol. Si l'on en croit un rapport de Vital Gayman, les jeunes communistes parisiens Pierre Georges (futur Fabien) et Marcel Pimpaud sont venus aussi de leur propre initiative ; le premier est si jeune qu'on va d'abord le garder au QG des Brigades comme garde du corps de Marty.

Manfred Stern, ancien officier de l'armée austro-hongroise devenu soviétique avec son ralliement à la révolution, arrive à Madrid le 27 août, dans un petit avion chahuté par l'orage, avec le nouvel ambassadeur de l'URSS, Marcel Rosenberg, il est mis au service du gouvernement espagnol. L'italien Luigi Longo arrive à Madrid en août, envoyé par le PC italien, revient en septembre. Au début du mois s'est formée au sein de la *Colonne Libertad* du PSUC, la *Centurie Gastone Sozzi*, avec 86 italiens de France, dont le commandant est un communiste récemment évadé d'Italie, Angelo Antonini, et le commissaire, un ancien des Arditi et de l'OMS au Brésil, Francisco Leone.

Seule l'Internationale communiste avait assez de forces de liens, de surface en un mot, pour organiser un vrai corps international, son « *armée* », solution qui, pour elle, si elle décidait une intervention, présentait d'énormes avantages. L'idée de former une telle unité était venue à André Marty devant la lutte des premiers internationaux.

Le communiste français Vital Gayman, le commandant Vidal, a raconté l'arrivée en Espagne des premiers futurs chefs interbrigadistes qui ne venaient ni en touristes, ni en mission officielle :

« Marty était l'homme qui le premier en avait eu l'idée. Il avait apprécié la valeur énorme du concours (...) des camarades volontaires internationaux arrivés par petits groupes ou individuellement (...) en juillet et août 1936 et immédiatement compris que, pour obtenir le rendement maximum des connaissances, du dévouement, de l'esprit de sacrifice qui animaient ces volontaires, il était nécessaire de les grouper (...) ».

Avec lui, à Madrid, se trouvaient à la fin du mois d'août, Vidal, Kléber, puis Blanco, Dumont, etc.

« Vidal était officier pendant la guerre de 1914-1918 dans l'armée française. Il était arrivé à Madrid vers le 20 août 1936, avait collaboré à divers organismes politiques et militaires de la République, notamment avec le Ve Régiment, et avait été nommé par Largo Caballero à l'Etat-Major central, section Opérations. De même Blanco, officier autrichien, avait participé à la guerre civile en Union soviétique, était arrivé en Espagne début octobre.

Nicoletti était un ancien député italien, arrivé par bateau à Alicante et dirigé tout de suite sur Albacete. Gallo, ancien officier du génie italien, militant du mouvement ouvrier révolutionnaire, était à Madrid depuis le mois d'août 1936 ».

Comme l'a montré un procès-verbal découvert par Michel Panteleiev pour aider à la recherche de Skoutelsky, la décision de créer des Brigades internationales a été prise formellement à Moscou le 18 septembre 1936. Des hommes comme Nino Nanetti, Hans Beimler, Jules Dumont, déjà au combat, constituaient, au front, pour les communistes, une petite référence. Leurs dirigeants avaient compris qu'ils devaient à tout prix devenir la référence. Il revint aux interbrigadistes – c'était leur nom désormais – de gagner cette bataille-là.

La Comintern et l'encadrement des Brigades internationales

Au lendemain de la guerre civile en Russie s'était déroulée dans le parti et l'Armée rouge une intéressante discussion sur ses leçons. Au cours de ce débat, le jeune Mikhail Toukhatchevsky, un des plus brillants des chefs militaires de la jeune génération, mit en avant l'idée d'une armée de l'Internationale, partie intégrante de l'Armée rouge, destinée à soutenir les luttes prolétariennes et nationales à venir. Ce point de vue, combattu par Trotsky, ne fut finalement pas retenu. Pourtant certains auteurs en virent une concrétisation dans l'organisation en Espagne en 1936 des Brigades internationales.

Les cadres relevant de Moscou

Une partie de l'encadrement – certains officiers du rang – et la quasi-totalité du commandement des Brigades internationales furent en effet composées d'hommes venus de Moscou, qui n'appartenaient à aucune des nationalités soviétiques, mais qui servaient dans l'Armée rouge ou qui y avaient reçu leur formation d'officiers.

On connaît mal ce groupe à cause des origines de ses membres et aussi, souvent, de leurs tâches spéciales. Une partie d'entre eux seulement a été affectée à l'Espagne et nous discuterons de cette question plus loin.

Schématiquement, il y a un premier groupe important de ces officiers qui sont d'anciens prisonniers de la Première Guerre Mondiale, gagnés au bolchevisme pendant leur captivité, et qui ont servi à l'Armée rouge et comme officiers de renseignement dans le monde pendant la guerre civile et dont certains ont reçu des missions au titre de l'Internationale...

Dans ce groupe figurent notamment des officiers austro-hongrois, Deszö ou Desider Fried, Ferenc Münnich, Maté Zalka et le très brillant officier d'état-major Otto Steindrück, qui a combattu aux côtés des bolcheviks, et a été affecté, comme le Bukovinien Manfred Stern, au 4e bureau de l'Armée rouge qui les a envoyés dans tous les pays du monde accomplir des tâches dangereuses. Le hongrois Ferenc Munnich, après les mois de la guerre civile russe, a été commissaire politique dans son pays. Certains yougoslaves, comme les Croates Vladimir Copic et Josip Broz (futur Tito) sont revenus ensuite dans leur pays. Le chef des premières « *Brigades internationales* », les combattants organisés à Budapest pour défendre la révolution hongroise, le croate Ivan Matuzovic, et le jeune serbe Danilo Srdic sont restés en URSS à la fin de la guerre civile : Srdic est devenu général dans la cavalerie rouge.

Le deuxième groupe est celui des combattants de la révolution en Europe qui sont allés achever leur formation militaire supérieure dans les écoles et académies militaires d'URSS et dont une partie a ensuite quitté ce pays. Il est très fourni, particulièrement en Allemands. L'élève-officier Hans Kahle a rejoint les spartakistes à Berlin et participé aux combats de rue de 1919, puis il suit en URSS un cours supérieur et il commande un régiment. Erich Wollenberg, lieutenant de réserve, ancien combattant, a rejoint l'Armée

rouge de Bavière avec d'autres officiers, Wolfgang von Wiskow, Ernst Günther, Karl Gröhl, et complété ensuite sa formation en URSS, où il a commandé un régiment. Wilhelm Zaisser, un instituteur devenu lieutenant, a participé aux mutineries sur le front Est, puis devenu communiste, a suivi des cours de formation supérieure en URSS. Hans Kippenberger, ancien lieutenant de l'armée impériale, ancien chef du M. Apparat du KPD, a suivi des cours de l'académie de guerre de l'URSS. Le jeune polonais Karol Swierczewski, engagé dans l'Armée rouge à dix-huit ans, replié avec elle, est devenu colonel et professeur d'école militaire. Et bien entendu, il y a également des Hongrois. Nous n'avons pas d'information sur la biographie politico-militaire du titulaire du grade le plus élevé, Janos Galicz, venu d'URSS, avec le grade de colonel.

Une partie seulement de ces hommes sont en Espagne. Il y a Hans Kahle, un des premiers arrivés, qui est le colonel Hans, Wilhelm Zaisser, devenu le général Gómez, Janos Galicz, devenu le colonel Gal, Karol Swierczewski, devenu le général Walter, Maté Zalka le général Lukacs. Militants communistes, certes, mais aussi officiers soviétiques. Le plus populaire et le plus célèbre sera, à travers la défense de Madrid, Manfred Stern, devenu malgré lui le très populaire Général Emilio Kléber. Notons en passant que Pelai Pagès fait de lui un soviétique de naissance, ce qu'il n'était évidemment pas. Ernst Günther a servi comme conseiller soviétique dans la colonne de Durruti. A l'échelon immédiatement inférieur on trouve des colonels parfois très importants comme le Bulgare Damianov dit Belov, qui est en réalité le vrai patron de l'appareil à Albacete et contrôle tous les officiers communistes des brigades, ses compatriotes, Kozovsky devenu Petrov, Radoinov dit Radionov et les Italiens Bianco dit Krieger, tous affublés de nouveaux pseudonymes destinés à empêcher leur identification. Vital Gayman est devenu le commandant Vidal.

Un troisième groupe est celui des militants qui ont fui leur pays et la répression pour se réfugier en URSS. Quelques-uns des plus vaillants des combattants, chefs de milices et des jeunes gens de valeur qui se portaient volontaires, ont alors été envoyés dans les écoles militaires soviétiques. Ce sont essentiellement des réfugiés politiques avec au premier rang, bien entendu, les rescapés des Gardes rouges de Finlande, Eero Haapalainen, leur chef au temps du gouvernement révolutionnaire d'Helsingfors, Tuure Léhen, spécialiste militaire de la Comintern, connu dans ces tâches sous le nom de Markus, et probablement de Köppen mais aussi Niilo Virtanen, qui devient l'un des as du 4ème bureau de l'Armée rouge. Les Bulgares fournissent un gros contingent, avec des militaires de profession et des chefs de milices des combats révolutionnaires de 1923, Georgi Damianov, Karlo Lukanov, Ferdinand Kozovsky, Tsviatko Radoinov, sont tous venus en URSS au lendemain de l'insurrection de 1923 ou du redoublement de la répression à partir de 1925. Les Italiens sont également nombreux : Edoardo d'Onofrio, dirigeant du PCd'I et Barontini, ancien élève de l'Académie militaire, est considéré comme un des grands spécialistes de la chose militaire. Arnaldo Silva, ancien dirigeant de la fédération, élève de l'Académie Frounze, entre au 4e bureau et atteint le grade de colonel, mais il est fidèle à Bordiga et à l'Opposition de gauche, est exclu du parti russe en 1930. On doit citer Francesco Leone, un ardito qui a combattu au Brésil en 1935, Armando Cocchi, colonel aussi, combattant en Extrême-Orient dans les années 30, Vincenzo Bianco, métallo turinois devenu officier soviétique également, les officiers de marine Morandi et Pizzarani.

D'Union soviétique viennent aussi pour combattre des hommes qui n'y ont pas de fonction militaire mais sont là en tant que responsables politique. Guido Picelli, capitaine de l'armée italienne, chef d'Arditi del Popolo et vainqueur du fasciste Italo Balbo et de ses Chemises noires dans l'Oltra-Torrente à Parme, ouvrier à l'usine Kaganovitch de roulements à billes de Moscou, obtient d'aller combattre en Espagne. C'est une chance que nombre de réfugiés italiens en URSS se voient refuser. Mais on l'envoie au front à la tête d'une petite unité. Plusieurs auteurs ont assuré que Davide Maggione, qui s'est suicidé, avait été envoyé en Espagne en tant que mari de la belle Lebedeva, convoitée par Togliatti.

Les cadres militaires venant des partis communistes

Les cadres militaires communistes venus comme volontaires ou envoyés en Espagne par les différents partis sont peu nombreux.

L'Allemand Albert Schreiner, vétéran du KPD, exclu puis réintégré, ancien lieutenant dans l'armée allemande, était l'un des anciens élèves d'une école militaire en URSS. Il vint de France où il s'était réfugié en 1933. Il se faisait appeler Albert Schindler et nombre d'auteurs n'ont pas encore percé ce pseudonyme. C'est directement d'Allemagne, juste après sa libération de camp, qui vient en 1936, Arnold Friedrich Vieth von Golssenau, dit Ludwig Renn : cet écrivain communiste était un ancien lieutenant de la Garde impériale. Un autre ancien officier allemand notable est l'écrivain Gustav Regler.

De France, il est venu un nombre très restreint d'officiers ou anciens officiers de carrière et moins encore d'officiers communistes. On a déjà cité Jules Dumont, colon au Maroc, venu au communisme par son expérience nord-africaine. Un officier de réserve a joué un grand rôle. Il s'agit de Vital Gayman, déjà rencontré, ancien dirigeant des JS puis des JC, à l'écart depuis une dizaine d'années, envoyé à Madrid par le PCF au PCE à l'initiative d'André Marty, ayant refusé d'entrer directement au service du gouvernement espagnol, mais tenu Marty informé. Le lieutenant-colonel Jean Vincent n'est pas membre du PCF à cette époque. En novembre arrive un capitaine de réserve qui sera un des chefs interbrigadistes les plus populaires, Joseph Putz, qui n'est pas communiste lui non plus.

En Grande-Bretagne, on dirait que l'on a recherché des militaires atypiques. Les anciens militaires sont, à une exception près, des marginaux de l'armée, héros des différentes mutineries dans l'armée et la flotte britanniques : Fred Copeman, meneur de la mutinerie dans la flotte en guerre à Invergordon, Jack Cunningham, de celle des Highlanders à la Jamaïque en 1920, Tom Wintringham, ancien étudiant, mais agitateur de la marine en 1918. Il y a un seul officier authentique, un ancien de la Garde royale, George Montague Nathan, haut en couleurs, le seul officier juif et probablement le seul homosexuel de ce corps d'élite, dont on ne découvrit que des années plus tard qu'il avait participé aux actions terroristes des nationalistes irlandais dans les années vingt.

Luigi Longo, responsable du PCI dans l'émigration, est lieutenant de réserve. Il a séjourné un mois à Madrid, y a rencontré Vidali et les chefs du Ve Régiment à qui il a remis solennellement un drapeau de son parti. Après un bref retour à Paris, il revient fin septembre, clairement désigné comme un des chefs des Brigades à naître. Il va s'appeler Gallo.

Ce ne sont pas évidemment ces hommes qui auraient pu encadrer une « *armée de la Comintern* ». Ils y apportent une utile contribution, loin des projecteurs.

Les cadres militaires-politiques des Brigades

On va retrouver les politiques, sous des « *noms de guerre* », à Albacete et sur les fronts d'Espagne. André Marty et Luigi Gallo (Longo) sont inspecteurs généraux, commissaires politiques suprêmes en quelque sorte, juste au-dessous du principal responsable, à partir de juillet 1937, l'envoyé de la Comintern, son premier secrétaire après Dimitrov, Palmiro Togliatti dit ici Alfredo. Il est secondé par celui qui prend en charge la Catalogne, le Hongrois Ernő Gerő, dit Pedro, le Bulgare Stepanov, dit Moreno et l'Argentin Codovilla dit Luis et Medina.

Dans la commission préparatoire autour des deux premiers, on a aperçu le responsable des questions militaires dans l'Internationale, Tuure Léhen, qui, sous le nom de Markus, ne fait ici qu'une brève apparition, et le responsable de la formation militaire, Deszö Fried, désormais colonel Blanco, le premier instructeur des Brigades, est l'un des premiers à tomber dans la défense de Madrid.

Encadrement politico-policier

La pyramide des commissaires politiques exprime sans doute mieux encore non seulement le contrôle, mais la subordination des Brigades internationales à l'Internationale communiste, c'est-à-dire à l'appareil international dirigé et contrôlé par Staline. Si l'on considère les militants du PC français, des hommes de fer comme André Heussler, Pierre Rebière, Auguste Lecœur, on comprend qu'il s'agissait d'une affaire sérieuse. De même on a relevé la réputation détestable – méritée ou non – de l'ex-avocat belge Jean Bastien, chef de la compagnie-école d'Albacete et membre de la « *commission juridique* », dont le titre anodin camouflait un conseil de guerre qui prononçait des sentences de mort.

On ne sait rien d'interbrigadistes grecs incontestablement présents, mais l'arrivée en Espagne d'un agent notoire, personnellement coupable du meurtre d'un oppositional, Dimitrios Sakarellos, montre qu'aucun secteur n'était à l'abri des entreprises de Staline et des crimes de son appareil.

Il faudrait pouvoir s'étendre sur la cas polonais où la NKVD s'est révélée très puissante avec un homme comme l'ancien dirigeant JC, le militaire Boleslaw Molojec dit Edwards et c'est le polonais Granas, le premier chef, à sa naissance, du SIM des Brigades internationales. Sur ce dernier il y a désaccord sérieux. Rémi Skoutelsky pense sur la base du rapport de Senez que le SIM des Brigades n'avait pas le caractère répressif du SIM espagnol, organisation policière redoutable. Les Américains Haynes et Klehr assurent en revanche avec Firtsov qu'il était placé sous le double contrôle du commissariat des Brigades et d'Orlov, hommes du NKVD et de Staline en Espagne, et citent des documents indiscutables signés d'un Américain du SIM des Brigades, Anthony DeMaio, dans la traque du volontaire Wallach, qui ne laissent pas de doute sur son activité.

Des accusations, venant des rangs communistes mêmes, accablent aussi le service particulier du contre-espionnage du KPD avec Walter Ulbricht, présent avec sa compagne française Rosa Michel, et ses collaborateurs Erich Mielke et Karl Mewis, leurs tchékas, leurs interrogatoires dans le style NKVD et leur permanente et fiévreuse chasse aux trotskystes. Marty réclama sa dissolution.

L'italien Vittorio Vidali, dit Carlos Contreras, homme du NKVD camouflé dans le Secours rouge, est toujours en action et sa compagne Tina Modotti, dite Maria Ruiz, veille et collabore aux enquêtes : c'est une lettre du commissariat des Brigades internationales, signée d'elle, qui met les tueurs sur la piste de l'officier brésilien Augusto Besouchet, venu combattre en Espagne ; trotskyste, il sera capturé et assassiné.

Comme toutes les « *organisations de masse* », les Brigades internationales sont donc parfaitement contrôlées de la base au sommet et l'organisation de la répression y est telle que ce serait pure folie, par exemple de la part d'un trotskyste, d'essayer de s'y engager. Bien entendu, surveillées de près, elles n'ont pas, non plus, en tant que telles, servi directement dans la répression des révolutionnaires à la gauche du PC, comme le souligne avec force Skoutelsky, mais elles ont servi de vivier et d'abri chaque fois que c'était nécessaire et surtout inévitable.

On a découvert en Pologne en 1956 et récemment rappelé que c'était un interbrigadiste, ancien commissaire politique du bataillon Mickiewicz de la Brigade Dabrowski, Léon Narwicz, longtemps pris à tort pour un Russe et orthographié Narvitch, qui fut infiltré, pour les espionner, chez les trotskystes espagnols, puis dans le POUM, tenta de se lier à Nin et, démasqué, fut liquidé par le groupe d'action du POUM dirigé par Maximo Carnicero. C'est également dans les rangs des Brigades, à Abraham Lincoln, que les services d'Orlov recrutèrent l'un des « *espions du siècle* », comme dit la presse à sensation, l'ancien JC des Etats-Unis Morris Cohen.

Il n'y a donc pas de barrière étanche comme certains ont cru pouvoir l'affirmer. Tout récemment, au congrès des historiens brésiliens, le chercheur brésilien Karepovs a attiré l'attention sur une lettre adressée au PCE par le PCF le 8 août 1937, concernant deux « *anciens trotskystes* » engagés volontaires dans les Brigades, expulsés du Brésil, l'employé de banque allemand Ernst Joske et le juif polonais Ejber

Bajnermann, dont on n'a pas trouvé de trace. Les papiers de Moritz Bressler (Hubert von Ranke) à Moscou, mentionnent l'arrestation, « dans l'affaire du POUM », de quatre combattants français des Brigades, « trotskystes infiltrés » (il s'agit de François Cesari, Jean Podeur, Frédéric Bérout et Guerrino Farneti dont, personnellement, je ne sais rien de plus).

Les interbrigadistes et la répression

Ces compromissions d'appareils ne portent nulle atteinte à l'intégrité des interbrigadistes ordinaires qui ont été tenus en général à l'écart de ces fâcheux agissements, surtout les crimes, auxquels leur élite, sans qu'ils le sachent, servait de couverture et de caution. Il faut relever aussi que la presse des Brigades répétait à satiété les accusations et menaces contre « les trotskystes » c'est-à-dire participait aux opérations de meurtre et de couverture. Même dans leurs unités séparées, en fait, certains interbrigadistes (voir les confidences de François Mazou) ont compris que leurs bases – Figueras, p.ex. – servaient parfois à tout autre chose qu'à la lutte contre Franco.

Il est vrai qu'il y a eu peu de défection chez les interbrigadistes dans les mois qui ont suivi la guerre. Mais, à la réflexion, ce n'est vrai que dans les pays où il y avait une menace nazie ou fasciste immédiate et où la « division » apparaissait encore une initiative dangereuse. Ailleurs, par exemple dans les îles Britanniques, les bouches des interbrigadistes se sont ouvertes. En Angleterre, Tom Wintringham, glorieux vétéran de l'Internationale, et Fred Copeman, Marty britannique, en Irlande, le combattant Bob Armstrong, devenu leader du premier groupe trotskyste de ce pays, sont les symboles de la révolte des interbrigadistes contre la politique stalinienne en Espagne.

Maintenant, une question demeurée sans réponse, du moins pour le moment. Si l'on reprend la liste des militants internationaux cités plus haut, on s'aperçoit qu'en dehors d'oppositionalistes déclarés comme Erich Wollenberg et Karl Grohl, dont la présence en Occident leur a permis d'échapper à la Grande Purge, la grande majorité de ceux qui manquent à l'appel et ne sont pas allés en Espagne ont été fusillés en URSS ou envoyés au Goulag en 1937 ou 1938. Des hommes envoyés en Espagne, trois seulement y ont trouvé la mort, treize ont été liquidés à leur retour en URSS, deux ont péri pendant la guerre. Une poignée de rescapés a survécu, Emilio Kleber au Goulag – Rémi Skoutelsky, dont la thèse est pourtant récente, le « liquide » encore –, quelques uns, comme Walter, Ferenc Munnich, Wilhelm Zaisser, ont accédé à de hauts commandements et responsabilités, compte non tenu des « Grands », Togliatti, Longo et Marty.

Les vrais survivants, ce sont les gens du NKVD, Ulbricht et sa femme Rosa Michel, que l'ami Pagès n'a pas identifiée dans ses documents sous le nom de Rosa, Mielke, comme Vidali et Tina Modotti, et François Billoux, responsable des instructeurs, dont il semble bien qu'on ait attribué les activités répressives à André Marty quand on faisait de ce dernier le « boucher d'Albacete », Ernö Gerö, le patron du PSUC et de la Généralité de la Catalogne, l'un des assassins d'Andrés Nin qui va revenir en URSS pour servir de secrétaire à Manouïlsky, à la tête de l'Internationale.

Décidément, la question que nous n'avons finalement pas posée n'avait pas lieu de l'être. Il s'agissait de se demander si les spécialistes militaires qui n'ont pas été envoyés en Espagne étaient ceux qui, dès 1936, étaient voués à une mort prochaine. En fait, partis ou restés, en Espagne ou en URSS, tous, même au bout du compte les tueurs de la NKVD, étaient voués à la mort.

A quoi les Brigades internationales ont-elles servi ?

Elles ont été la troupe inébranlable à l'heure du danger, ceux qui se sont fait tuer sur place plutôt que de reculer, mais il n'était pas question d'escompter la victoire à travers elles : ce n'est pas l'objectif qu'elles recherchaient et ce ne fut jamais une possibilité.

Dans le mémoire encore inédit cité plus haut dont nous avons déjà donné des extraits, Gayman, le commandant Vidal, portait un jugement sur les capacités militaires des chefs des Brigades internationales qui restreint singulièrement la portée militaire de cette armée :

« Il faut dire que les chefs des Brigades internationales, s'ils étaient des hommes dévoués, courageux, prêts aux sacrifices, ne présentaient pas les qualités militaires ou nécessaires au commandement de Brigades ou de Divisions.

Ils étaient presque tous des chefs de partisans, non des commandants de grandes unités : Kléber, Walter, Lukács, étaient avant tout des chefs de partisans, Gal (...) n'était qu'un officier subalterne, dont les connaissances militaires étaient celles d'un officier subalterne d'une armée d'avant 1914. Gomez, s'il avait des connaissances militaires, n'avait pas l'expérience du commandement d'une grande unité. Les connaissances militaires de Copic étaient plus que sommaires. Seul Hans était un officier de l'armée allemande dont l'intelligence et les aptitudes militaires ainsi que la formation lui ont permis d'assumer, plus tard, le commandement des grandes unités, sans s'y montrer trop inférieur à sa tâche.

Quant aux autres commandants de brigades, ils furent tous des praticiens passés de commandants de compagnie à commandants de bataillon puis à commandant de brigade, alors que, dans la plupart des cas, le commandement d'un bataillon était au-dessus de leur capacités ».

On se posera, si l'on veut, la question de savoir ce qui empêcha de faire des Brigades internationales un véritable corps international en tenant soigneusement à l'écart des officiers soviétiques qui servaient de conseillers et dont certains étaient de remarquables chefs militaires. Il s'agissait bien entendu de raisons politiques plutôt médiocres par rapport à l'enjeu. L'héroïsme des combattants ne doit pas faire oublier la médiocrité des chefs, elle-même due à l'imprévoyance, à la courte vue et, à certains égards, à l'incapacité des dirigeants staliniens à prévoir et à adapter le système de combat : c'est précisément à l'héroïsme des combattants et leur sens de la discipline qu'on a demandé de compenser l'incompétence et l'irréflexion des chefs qui faisaient combattre leurs hommes comme on l'avait fait en 1914, avec déjà une guerre de retard...

C'est aussi là, formellement, l'une des énormes responsabilités de la Comintern, l'Internationale communiste. Il ne s'agit pas seulement ici de la ligne politique suivie en 1936-1939 en Espagne, mais de la profonde impréparation d'une organisation qui se dit révolutionnaire mais qui a peur de la révolution, dans une période de tournants et de changements brusques, en d'autres termes, de l'impéritie d'une organisation internationale profondément bureaucratisée, réfractaire à tout changement et toute nouveauté, donc à tout progrès, et dirigée dans sa lutte quotidienne par des béni-oui-oui terroristes terrorisés pour qui les ennemis sont plus les trotskystes que les franquistes...

Dure destinée

Les débats de l'exécutif de l'Internationale à cet égard ne sont pas susceptibles d'apporter des nuances à ce tableau. L'arrogance du « jeune » Raymond Guyot mandaté pour aller « redresser » les erreurs tolérées par André Marty et le flou des analyses de ce dernier, les interruptions brutales et sèches de l'homme qui parle en maître dans la salle, le GPUtiste Moskvine, devenu depuis 1935 secrétaire de l'exécutif, parlent d'elles-mêmes. Comme l'a écrit le fils de Piatnitsky, commentant le tragique destin de son père, exécuté après des mois de tortures, l'Internationale, l'organisation qui devait émanciper le prolétariat et l'humanité avec lui, était devenue une annexe de la police politique de Staline. Malgré l'immense dévouement, le courage, l'abnégation de la grande majorité des interbrigadistes, les Brigades internationales furent, elles aussi, instrument de cette même police politique et furent, elles aussi, les victimes du même système.

Je voudrais ajouter, en conclusion, que ce n'est pas aux Brigades internationales que se limite l'aide apportée par les militants internationaux. Il faudrait mentionner aussi les volontaires qui ont été versés

directement dans l'armée espagnole, surtout ses hispano-américains, mais cela nous entraînerait trop loin.